



*Francs-Tireurs et Partisans, Main-d'Œuvre Immigrée.



Réveil, Riffaud.



Je l'emmène en balade.



Pas malin de se promener avec une carte d'étudiant, pour une terroriste.



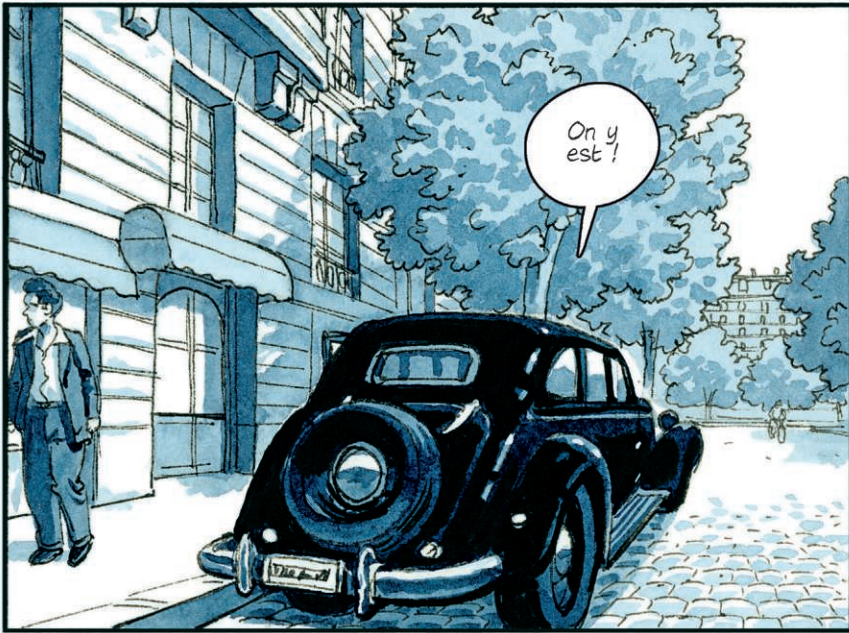
C'est bien la preuve que je n'en suis pas une...



... comme je vous l'ai répété cent fois !



Mouais... On en saura plus après la perquis.'







Justement, c'est peu de temps après être sortie de l'hôpital que j'ai décidé de tuer l'un des vôtres.

Développe.



C'est la guerre, oui mais... elle n'avait pas encore tué l'amour.

Mon fiancé, il s'appelait Charles Martini.

Ce jour-là, ses parents m'ont appris qu'il avait été transporté à Saint-Antoine en urgence.

C'est là que j'ai vu qu'il avait été touché par trois balles.

C'était terrible, j'étais bouleversée.

Si vous regardez bien la photo, vous verrez que je suis en train de pleurer.



Je suis allée chez lui et, dans le tiroir de son bureau, j'ai trouvé un pistolet et des tracts. J'ai tout compris !

Il était dans la Résistance, c'est pour ça que j'avais vu des gardes venir vers sa chambre d'hôpital, quand je suis sortie !

Je suis partie avec l'arme, sans rien dire à ses parents.

Je me suis dit: "Les occupants ont tué mon amoureux, il y en aura bientôt un de moins à Paris."



Le lendemain, j'ai pédalé le long de la Seine, j'ai vu ce soldat seul sur le pont de Solferino...

... et voilà.



J'avais inventé ça dans la voiture qui me ramenait rue des Saussaies, parce que je savais que les Allemands aimaient bien les histoires bleues et roses...



Je lui ai servi du pur romantisme cliché de la Ville lumière.

Ce n'était pas si éloigné de la vérité, mais je ne savais pas si ça allait marcher.

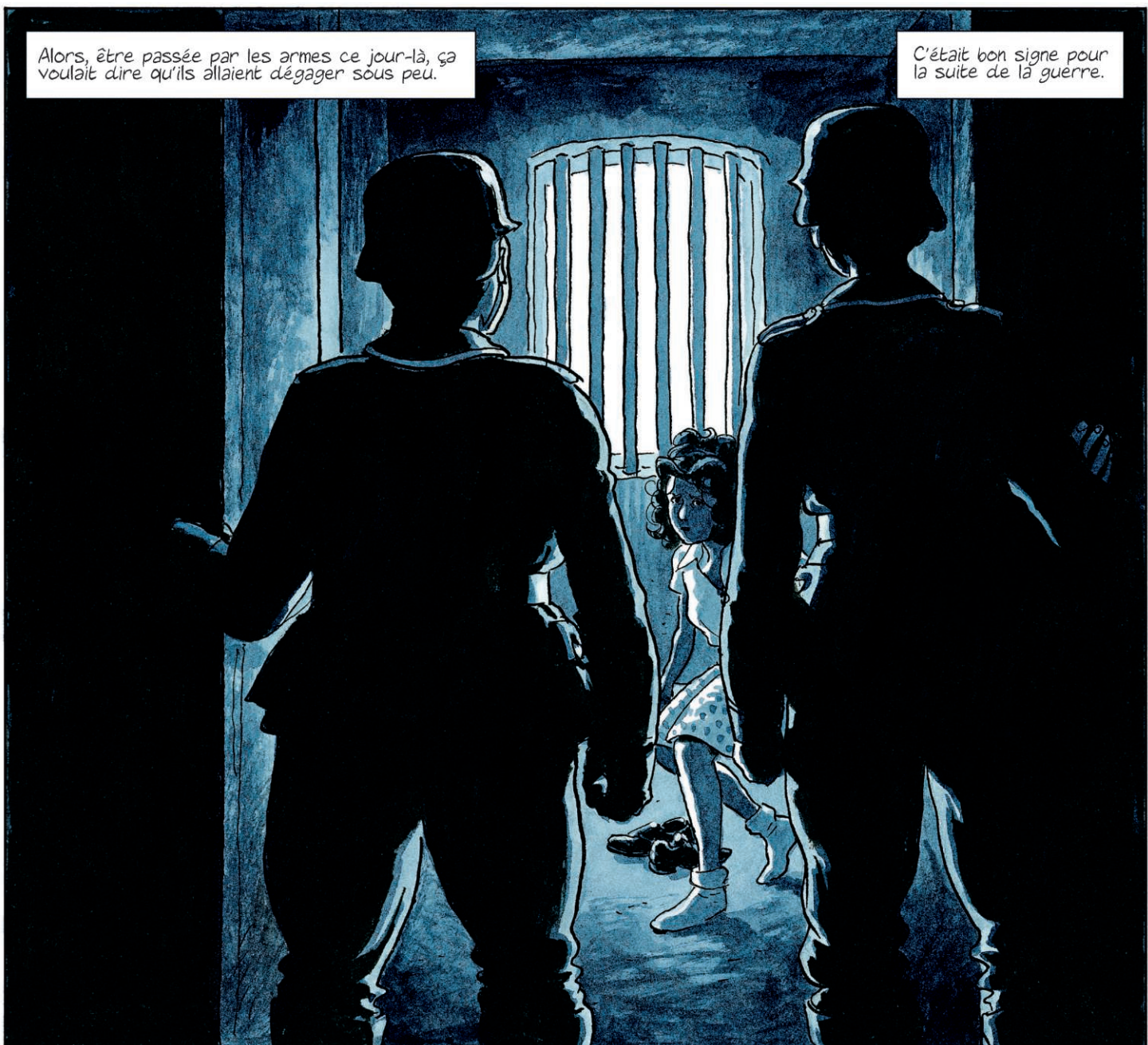
Ça colle avec ce que j'ai dans le dossier Martini.

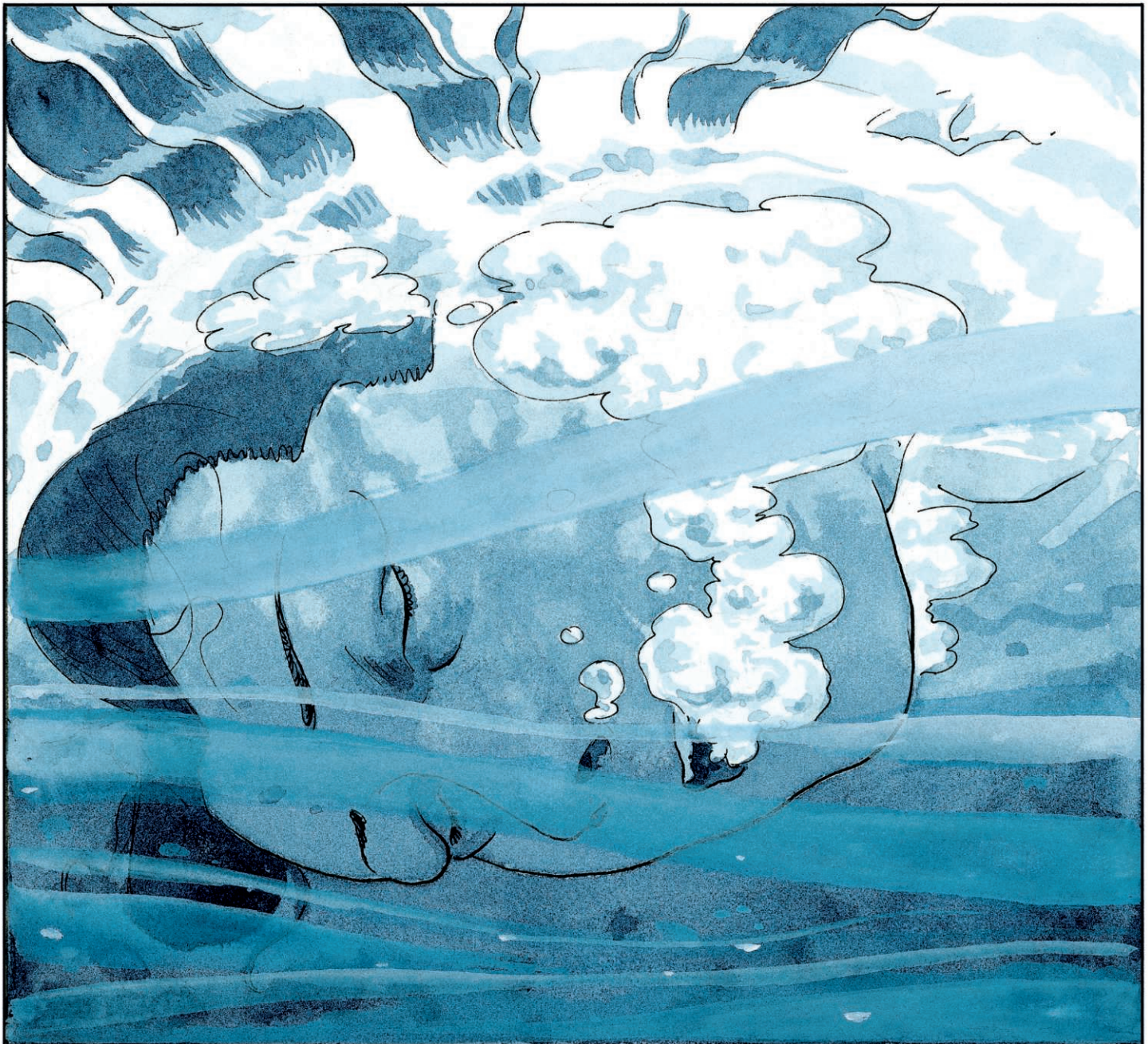
Mais tu comprendras bien que je ne peux pas laisser passer.

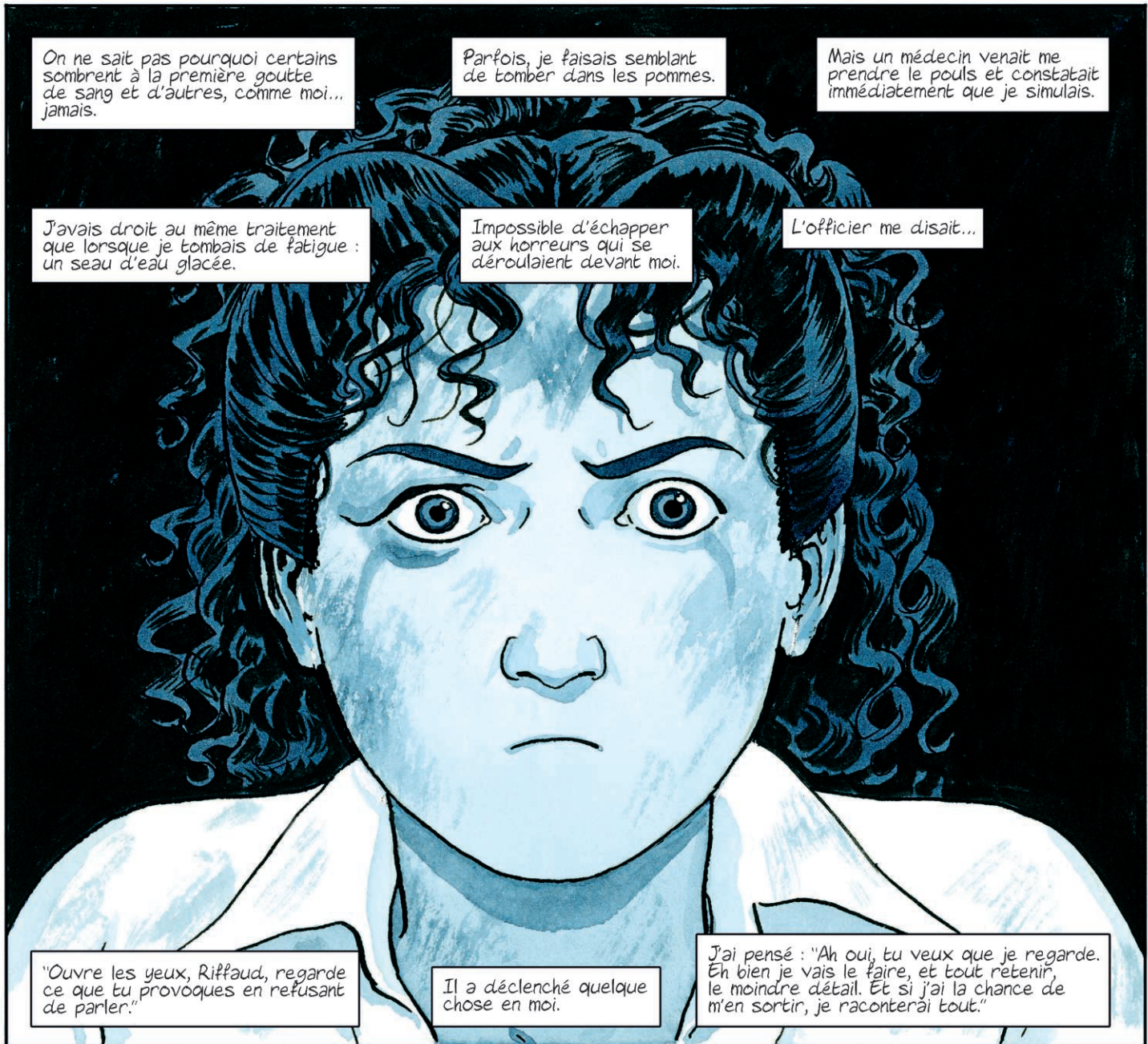


Il y a une grande série d'exécutions prévue le 5 août à Fresnes.

Je te note sur le registre.







On ne sait pas pourquoi certains sombrent à la première goutte de sang et d'autres, comme moi... jamais.

Parfois, je faisais semblant de tomber dans les pommes.

Mais un médecin venait me prendre le pouls et constatait immédiatement que je simulais.

J'avais droit au même traitement que lorsque je tombais de fatigue : un seau d'eau glacée.

Impossible d'échapper aux horreurs qui se déroulaient devant moi.

L'officier me disait...

"Ouvre les yeux, Riffaud, regarde ce que tu provoques en refusant de parler."

Il a déclenché quelque chose en moi.

J'ai pensé : "Ah oui, tu veux que je regarde. Eh bien je vais le faire, et tout retenir, le moindre détail. Et si j'ai la chance de m'en sortir, je raconterai tout."



C'est la naissance de la journaliste.



Prison de Fresnes. Le 14 août 44.

Jour de grève générale.

Vienne la nuit sonne l'heure

Les jours s'en vont je demeure



Riffaud, pour tes derniers moments avec nous, on a un cadeau pour toi.